

La caricature d'un peuple à deux faces

par Mario Pelletier

(Le Devoir, 21 novembre 1981)

Les Têtes à Papineau, roman de Jacques Godbout, éd. du Seuil, Paris, 155 p.

Après cinq ans de silence littéraire, c'est une fable politique que nous livre cette fois-ci Jacques Godbout, avec l'humour corrosif qui le caractérise. En nous racontant l'histoire d'un monstre bicéphale, nommé Charles-François Papineau (1), il caricature une nation écartelée plus que jamais entre Québec et Ottawa et apparemment sans espoir de réconcilier jamais ses deux moitiés politiques, comme le montrent régulièrement les sondages.

L'histoire n'est plus aussi simple qu'au XIX^e siècle, où nous n'avions qu'un Papineau ; maintenant nous en avons deux, l'un qui lutte pour l'indépendance du Canada et l'autre pour celle du Québec, et notre bon peuple est partagé entre ces deux héros de notre épope nationale. Bref, pour un seul corps nous avons deux têtes, et c'est bien ce qu'incarne ce Charles-François Papineau, né à Montréal en 1955, avec ses deux chefs qui jaillissent du même col. Son arrivée spectaculaire en ce bas monde, pour ne pas dire ce Bas-Canada (tombé encore plus bas depuis la nuit qu'on sait), provoque l'effarement de l'aumônier de l'hôpital, qui se pose un grave problème de comptabilité théologique : le bicéphale a-t-il une ou deux âmes ? Charles-François cependant conquiert vite le pluriel. Après les premiers apprentissages de coordination, les deux cerveaux se spécialisent : François devient le bon vivant, gaulois et cartésien ; Charles, le rêveur, mélancolique et anglophone.

Le père des têtes est un journaliste qui a le sens de la publicité. Il signe sa chronique de faits divers « A.A. », mais la nouvelle qui le propulse aux nues de la profession, c'est celle qu'il fait de la naissance de ses deux fils en un. Du coup, les jumelles Dionne sont enfoncées. La double binette des Papineau va faire le tour de la planète. « Impossible n'est pas canadien français. » Ainsi commence une carrière pleine de péripéties, qui va mener Charles et François du cirque à Radio-Canada, en passant par l'université, où leur double cerveau leur permet de faire deux facultés à la fois. À la télévision d'État, ils se retrouvent animateurs d'un « Tête à tête » redoutable pour ceux et celles qui y sont confrontés. Puis soudain à 25 ans, au sommet de leur célébrité, ils décident de se réunir en une tête. « Nous ne savons plus vivre côté à côté... On se gêne, et nous en avons assez de partager le même territoire » expliquent-ils à leurs parents ahuris. Ils confient le soin délicat de leur unification au docteur Northridge, un spécialiste des provinces de l'Ouest. Il s'agit d'accorder l'hémisphère droit de François avec l'hémisphère gauche de Charles. L'opération a lieu, et que croyez-vous qu'il en sort ? Un unilingue anglophone.

Voilà la morale de l'histoire. Faut-il en conclure que l'éclatement de notre dualité nationale ou la résolution de nos contradictions déboucherait sur l'assimilation ? Si Jacques Godbout croit cela, il s'entend parfaitement bien avec Pierre Trudeau. De toute façon, « les Kalapalos, les Arméniens, les Acadiens, les têtes à Papineau de tous les hémisphères, ou l'une d'entre, sont condamnés à disparaître. L'évolution, c'est la raison du plus fort. Comment une grenouille pourrait-elle nager dans une mer d'unicéphales ? »

Mais ce résumé succinct rend peu justice à un récit qui provoque le rire dès les premières pages, alors que le bicéphale Papineau se retrouve dans une chambre du Royal Victoria Hospital, sous une photo du prince Charles arborant un sourire aussi vaste que celui de sa jument. Puis les deux Papineau entreprennent leur récit « bi-graphique », avec des phrases qui s'achèvent typiquement en écho. Expliquant qu'on a fait avec eux « d'un ovaire deux coups », ils clament avec fierté qu'ils furent « le seul enfant sur terre qui justifia pleinement qu'une mère eût deux seins ». La verve rabelaisienne de l'auteur, qui alterne avec l'ironie voltaire, trouve son apogée dans des considérations sur certaines familles dégénérées du Bas du Fleuve, qui doivent porter des « lunettes à béquilles » pour soutenir leurs paupières trop lourdes. Mais on n'en finirait pas de citer les traits d'esprit et les jeux de mots qui émaillent le récit. Si tous ne sont pas d'un égal bonheur, ils jaillissent d'un feu roulant qui se propage dans toutes les directions. Allusions littéraires, insinuations politiques, clins d'œil d'auteur, Godbout ne manque pas de griffer au passage bien des groupes et des institutions. Par exemple, au sujet de certains écrivains dits de la « modernité » : « ... quand François phrase il s'écoute, il frappe les mots comme des cymbales, peu importe si leur musique a un sens ou non, il fait du bruit, il publie ». Ailleurs, parlant d'un homme serpent : « C'était un intellectuel dont le corps entier se recouvrait d'écaillles dès qu'il sentait venir l'angoisse. » Ou encore : « Chacun vit dans son univers comme dans un casque de moto rabattu. Chez les intellectuels, c'est encore plus évident après quelques verres de scotch. »

Il faut dire que la tension comique fléchit à certains moments, les calembours (surtout ceux avec « tête ») finissent par agacer, mais la *vis comica* est rare et particulièrement difficile à soutenir. Il faut remercier celui qui la dispense sans lui chercher des poux. Dans l'ensemble d'ailleurs, il s'agit d'un des livres les plus réjouissants qu'il nous soit donné de lire depuis longtemps. Il est aussi désopilant et inventif que le *Cabinet-portrait* de Benoziglio, qui a remporté le prix Médicis l'an dernier. On se demande seulement si la pointe profonde de l'humour de Godbout pourrait être sentie autrement que par une conscience québécoise ou, en tout cas, bien au fait de notre coinçement historique. Pour bien comprendre les « têtes à Papineau », ne faut-il pas en avoir une part en soi ?